Guy Bouthillier

Nos prénoms et leurs histoires

Les prénoms féminins du Québec

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

Table des matières

Introduction 9

Nos prénoms de A à Z 13

Villages au féminin 40

Pouponnières, garderies et maternelles 76

Les préférées de Maupassant 124

Pour qu'ils ne tombent pas dans l'oubli 148

Marie dans tous ses états 192

Les médaillés d'or 234

Bibliographie 259

Grand index des prénoms féminins 263

Introduction

On les croit tout proches de nous, et certains le sont en effet, ceux de nos parents, de nos enfants, de nos amis – et, plus que tout autre, celui qui est au fond de nous, notre moi intime, celui à qui l'on s'adresse parfois par son « petit nom ». Mais en réalité nos prénoms viennent tous de très haut et de très loin, ont traversé des siècles et des millénaires, franchi frontières, montagnes et océans pour venir jusqu'à nous.

Certains ont été empruntés à des voisins immédiats, Anglais ou Américains, ou plus lointains, Italiens, Espagnols ou autres Européens. Mais la majorité des prénoms nous viennent de France, où ils ont été formés à partir d'autres prénoms (ou d'éléments de prénoms) puisés à l'une des quatre grandes sources, biblique, grecque, latine ou germanique. Or, il n'y a pas que le français qui ait emprunté à ces sources premières ; toutes les langues européennes l'ont fait : *Marie*, *Mary*, *Maria*, *Myriam*, *Maureen*, *Moira*, six prénoms, une seule et même souche. De surcroît, plusieurs de ces prénoms ont fait, au cours des derniers siècles, l'objet d'« échanges » d'une langue à l'autre et d'un pays à l'autre. Si bien que dans tous les pays du monde occidental on trouve aujourd'hui des prénoms qui se ressemblent, ce qu'un regard attentif peut percevoir au-delà des différences visibles (ou audibles) : *Inès*, *Agnès*, *Agnieszka* sont sœurs jumelles ; *Élisabeth* et *Isabelle* viennent de la même matrice.

Ainsi, la remontée à la verticale dans le temps, à la recherche de nos premiers prénoms et de leurs racines, s'accompagne du déplacement horizontal dans l'espace, donnant ainsi à chacun de nos prénoms individuels une dimension universelle. C'est ce voyage dans le temps et dans l'espace que nous propose ce livre.

* * *

Cet ouvrage porte sur les prénoms féminins en usage chez les francophones du Québec, notamment ceux des XIX^e^ et XX^e^ siècles (voir l'encart *Pour qu'ils ne tombent pas dans l'oubli*, p. 148). Il s'intéresse également à ceux qui ont été attribués depuis l'an 2000 (voir la liste des prénoms les plus courants dans l'encart

Pouponnières, garderies et maternelles, p. 76), sans oublier les prénoms du temps de la Nouvelle-France. Ce second tome fait suite à un premier livre paru en 2010 : *Nos prénoms et leurs histoires. Les prénoms masculins du Québec*.

Tout centré soit-il sur le Québec et ses prénoms, ce livre présente aussi des perspectives de comparaison avec la France, ainsi qu'avec nos voisins historiques, l'Angleterre, les États-Unis et les anglophones du Québec. D'autres pays sont également présents.

Les prénoms sont présentés dans l'ordre alphabétique, comme dans un dictionnaire. À chaque « entrée » correspond généralement un seul prénom. Exceptionnellement, pour une trentaine d'entrées, on a regroupé deux prénoms en raison d'un point commun qu'ils partagent (*Dolorès* et *Mercédès* ; *Marcelle* et *Marcelline* ; etc.). Inversement, des prénoms pourtant très proches les uns des autres sont présentés en plus d'une entrée, pour mieux les mettre en évidence. Ainsi, les prénoms de la famille d'Anne donnent lieu à sept entrées ; Marguerite, à quatre (voir aussi l'encart *Marie dans tous ses états*, p. 192).

Dans chaque entrée, on signale les dérivés, les diminutifs et les variantes orthographiques, ou « prénoms du voisinage ». Un voisinage très étendu : on s'y perdrait à en faire le tour, surtout en cette époque de grande liberté orthographique et de grande circulation des prénoms d'une langue à l'autre. Nous en signalons tout de même beaucoup. Ainsi, ce livre, qui compte 200 entrées, recense près de 700 prénoms, tous répertoriés dans l'*Index*, p. 263.

* * *

Ce livre raconte des histoires, celles de nos prénoms depuis leurs plus lointaines origines jusqu'à leur arrivée sur nos rives et leur diffusion dans la population, en rappelant les pays par lesquels ils sont passés : la France généralement (voir l'encart *Les préférées de Maupassant*, p. 124), l'Angleterre et les États-Unis bien souvent, d'autres pays aussi.

Après le voyage, l'arrivée au Québec. Nous situons le moment où le prénom apparaît dans l'usage de nos familles, en prenant soin d'indiquer l'époque, voire l'année exacte, où sa fréquence fut la plus haute – ce qu'on appelle son « temps fort », ses « bonnes années ». Cet aspect étant bien souvent la première chose qui nous intéresse dans un prénom, nous en avons fait la matière du « titre » donné à l'entrée. Nous évoquons ensuite des personnages fictifs ou des personnalités réelles ayant « illustré » le prénom dans divers domaines, et nous indiquons sa présence dans notre toponymie, du moins parmi les noms de villes et de villages (voir l'encart *Villages au féminin*, p. 40).

* * *

Ce livre s'appuie sur les sources mentionnées dans l'introduction et la bibliographie du tome sur les prénoms masculins. Rappelons nos sources sur la fréquence des prénoms au Québec[1] :

Pour la Nouvelle-France, plus exactement pour la période 1620-1799, les données ont été rassemblées par les chercheurs du Département de démographie de l'Université de Montréal dans le cadre du Programme de recherche en démographie historique (le PRDH, comme nous l'appellerons), disponible sur Internet (www.genealogie.umontreal.ca). Lancée en 1966, cette recherche avait pour objectif de « reconstituer exhaustivement la population du Québec ancien depuis le début de la colonisation française au XVII^e siècle ».

Pour le XIX^e siècle, j'ai effectué moi-même un relevé des prénoms inscrits sur les monuments funéraires et les pierres tombales du cimetière Notre-Dame-des-Neiges de Montréal. J'ai ainsi consigné les prénoms de 12 500 Canadiennes françaises nées entre janvier 1800 et décembre 1899, auxquels j'ai ajouté 3000 autres prénoms de compatriotes nées entre 1900 et 1919. J'ai ensuite fait le même exercice au cimetière Mont-Royal (celui qu'on appelait le « cimetière protestant »), ce qui m'a fourni les prénoms de 7500 « anglo-protestantes » nées au XIX^e siècle. Ces données m'ont été utiles pour apporter à nos prénoms québécois un élément de comparaison avec cette partie la plus immédiatement voisine du monde anglo-saxon. Enfin, j'ai mené la même opération avec les « irlando-catholiques » du XIX^e siècle, pour lesquelles j'ai recueilli des données sur 5000 femmes nées au XIX^e siècle.

Pour le XX^e siècle, j'ai consulté le livre de Louis Duchesne, paru en 2006[2], qui présente 318 prénoms féminins parmi les plus connus (et 226 prénoms masculins), chacun accompagné du tableau statistique de son parcours au Québec (de 1890 à 1999) et de l'année de sa plus haute fréquence. L'auteur indique aussi pour chaque prénom la proportion (%) des naissances totales qu'il représente, mais non le rang, sauf pour les prénoms qui ont atteint le premier rang et que nous appellerons ici les « médaillés d'or » (voir l'encart *Les médaillés d'or*, p. 234). En outre, Duchesne a dressé le tableau des 100 prénoms les plus répandus dans la

1. Pour la fréquence et le rang des prénoms en France au XIX^e siècle, voir Jacques Dupâquier, Jean-Pierre Pelissier et Danièle Rebaudo. *Le Temps des Jules. Les prénoms en France au XIX^e siècle*, Paris, Éditions Christian, 1987 ; pour le XX^e siècle, se reporter au site Web *Doctissimo*. Pour les États-Unis, le site *Popular Baby Names USA* ; et, pour le Royaume-Uni, *Popular Baby Names in the UK*.
2. Louis Duchesne. *Les Prénoms. Des plus rares aux plus courants au Québec*, Saint-Laurent, Trécarré, 2006, 289 p.

population du Québec en l'an 2000 – tableau auquel on se référera souvent. L'auteur a ajouté un index onomastique dans lequel on trouve, outre les 318 prénoms mentionnés plus haut, 870 prénoms féminins dont la fréquence au XX^{e} siècle, trop faible, ne justifiait pas le traitement statistique indiqué plus haut, mais qui méritaient néanmoins d'être signalés. Un prénom qui n'apparaît pas dans cet index de près de 1200 noms fut donc rarissime au Québec.

Pour le XXI^{e} siècle, les renseignements proviennent de la Régie des rentes du Québec (RRQ). Ils m'ont servi à dresser le tableau des prénoms les plus populaires au Québec depuis 2000 (voir l'encart *Pouponnières, garderies et maternelles*, p. 76).

Nos prénoms de A à Z

Adélaïde

Un prénom du temps de la Nouvelle-France et du début du XIX^e siècle
Dans son voisinage : Adèle, Alice, Heidi

Adélaïde partage avec Adèle la même source germanique, *adal*, *adel*, qui veut dire « noble », et plus précisément, dans ce cas, « de noble lignée » (voir Adèle).

Ce prénom remonte loin dans l'histoire de l'Europe. Une sainte Adélaïde vécut au X^e siècle. Elle était de famille royale, comme plusieurs autres têtes couronnées de ce nom en Allemagne, en Italie, en Angleterre. En France, trois reines portèrent ce nom, Adélaïde de Frioul (IX^e siècle), Adélaïde d'Aquitaine (X^e siècle) et Adélaïde de Maurienne (XII^e siècle). Plus près de notre époque – et de notre existence nationale propre –, il y eut deux princesses Adélaïde en France, l'une (1732-1800) fille de Louis XV, l'autre (1777-1847) sœur de Louis-Philippe I^er. En France, ce prénom, resté marqué par ses origines aristocratiques, est « un des plus couramment choisis par la noblesse française actuelle », écrivit un auteur en 2007. Par ailleurs, en Angleterre, l'épouse de Guillaume IV qui régna sur les possessions britanniques, donc sur le Québec, de 1830 à 1837, porta ce nom. On l'appelait « la bonne reine Adélaïde ».

De tous les prénoms de la famille d'Adèle, Adélaïde est le seul à avoir eu cours ici à l'époque de la Nouvelle-France. Sur cette lancée, il connut de beaux succès au Québec dans les années 1820 (2 %) et 1830 (1 %), mais il déclina rapidement et on ne le revit plus beaucoup par la suite, ni au XIX^e ni au XX^e siècle. Ceux qui le regretteraient se consoleront à la pensée que le prénom Alice, de haut vol s'il en est, dérive d'Adélaïde par évolution phonétique (voir Alice).

Les amateurs de géographie reconnaîtront dans ce prénom différents points de l'Empire britannique, dont une petite ville en Ontario et une capitale régionale en Australie, ainsi nommée en 1836 en l'honneur de l'épouse de Guillaume IV. Les connaisseurs de la toponymie du Québec reconnaîtront le nom du village gaspésien de Sainte-Adélaïde-de-Pabos, aujourd'hui intégré à Chandler, tandis que les amateurs de l'histoire des Laurentides sauront que la rue Adélaïde à Saint-Jérôme rappelle la mémoire d'Adélaïde Nantel (née Desjardins et mariée en 1838), l'ancêtre des Nantel de la région.

Les mélomanes connaissent la cantate de Beethoven *Adélaïde* (1796), l'opéra de Rossini *Adelaide di Borgogna* (1817), et le ballet de Ravel *Adélaïde ou le Langage des fleurs* (1911).

Pour leur part, les lecteurs de Zola reconnaîtront l'aïeule de la famille des Rougon-Macquart, Adélaïde Fouque (un malicieux clin d'œil de l'auteur aux

prétentions aristocratiques des nouveaux riches de l'époque ?), et les admirateurs de Marie Laberge, le titre du deuxième tome de sa trilogie *Le Goût du bonheur.* Tous les jeunes lecteurs – et ceux qui l'ont déjà été – se rappelleront Heidi, l'héroïne des livres pour enfants de la Suissesse Johanna Spyri (1827-1901), Heidi qui est un diminutif allemand d'Adélaïde (en allemand : Adelheid) et qu'illustre au Québec Heidi Rathjen, survivante du massacre de Polytechnique, qui ne cesse depuis de lutter pour le contrôle des armes à feu.

Adèle et Adeline

Deux prénoms discrets de la première moitié du XIX^e^ siècle ; réapparition récente d'Adèle
Dans leur voisinage : Adéla, Adélaïde, Adélia, Adélina, Aline

Adèle est le prénom français qui colle de plus près à la souche germanique – *adel*, *adal* – à l'origine de bon nombre de prénoms masculins (Adélard, Adalbert) ou féminins (Adélaïde), eux-mêmes souches de dérivés et de variantes. Adèle se trouve ainsi à la tête d'une grande famille, dont fait partie le diminutif qui l'accompagne ici, Adeline.

Connu depuis très longtemps, notamment dans les milieux de la noblesse – *adal*, *adel*, veut dire « noble » –, le prénom Adèle fut porté par une sainte du VIII^e^ siècle, par l'une des filles de Guillaume le Conquérant au XI^e^ siècle et par deux reines de France qui vécurent au XII^e^ siècle, Adèle de Savoie et Adèle de Champagne. Le diminutif Adeline dut apparaître tôt, l'Église ayant reconnu une sainte de ce nom qui vécut au XII^e^ siècle.

Adèle et Adeline sont demeurés d'usage discret dans la vallée du Saint-Laurent. Totalement absents en Nouvelle-France, et guère visibles au XX^e^ siècle, c'est au XIX^e^ siècle, dans la première moitié surtout, qu'on leur voit le bout de l'oreille. Adeline fit alors un peu mieux qu'Adèle, entre 1820 et 1850, toujours au-dessus du 1 %, avec une pointe à 3 % en 1830, alors qu'Adèle n'atteignit la barre du 1 % qu'une fois, en 1850. Dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle apparaîtront aussi, mais toujours discrètement, quelques variantes en *–a*, Adéla, Adélia, Adélina. Adelina Patti (1843-1919) était une célèbre soprano italienne.

Adèle eut en France au XIX^e^ siècle une belle présence, se classant, selon le *Larousse*, au 27^e^ rang des prénoms. Ce prénom plut assez à Victor Hugo pour qu'il le donne à sa deuxième fille, Adèle Hugo (dont la vie inspira à Truffaut le film

L'Histoire d'Adèle H. en 1976). Alexandre Dumas le donna à l'un de ses personnages, l'héroïne d'*Antony*, et Émile Zola à quatre des siens. Au cours du XX^e^ siècle, ce prénom recommença à se faire remarquer, mais fut moins populaire qu'Adeline qui le surclassa à deux contre un, notamment grâce à ses beaux résultats des années 1980-2000.

Au Québec, au XX^e^ siècle, Adèle et Adeline furent tous deux discrets (à 0,1 % selon Duchesne). Toutefois, on assiste peut-être, dans ces premières années du XXI^e^ siècle, à un renouveau pour Adèle, contrairement à Adeline aujourd'hui oublié. Il est à noter que le prénom Aline, forme contractée d'Adeline, eut une certaine présence dans le premier tiers du XX^e^ siècle (voir Aline).

Quoi qu'il en soit, Adèle est connu au Québec grâce au village de Sainte-Adèle, qui est presque un personnage en soi, popularisé par le romancier Claude-Henri Grignon et chanté par Jean-Pierre Ferland : *Les arbres ont-ils de quoi mentir ? / Le ciel est-il plus haut qu'ailleurs / à Sainte-Adèle, P.Q. ?*

Il est aussi fort bien connu par la BD de Jacques Tardi, *Les Aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec*, adaptée au cinéma en 2010 par Luc Besson. Dans la chanson populaire, ce prénom a inspiré Bourvil et Pierre Perret en France, et chez nous le groupe acadien Grand Dérangement. Aujourd'hui, c'est sans doute la jeune chanteuse britannique Adele – née Adele Laurie Blue Adkins – qui l'illustre le plus spectaculairement.

Adrienne

Un prénom dont les succès se situent à la fin du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^
Dans son voisinage : Adriana

L'empereur romain Hadrien, au II^e^ siècle, imprima ce nom dans la mémoire collective de l'Occident. Adrienne en est le dérivé féminin français et Adriana, le dérivé italien. Tous sont issus d'un mot étrusque de sens inconnu, *Adria*, d'où vient aussi le nom de la mer Adriatique.

En France, où il ne fut jamais très courant, ce prénom fut illustré aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles par l'actrice Adrienne Lecouvreur (1692-1730), célèbre pour avoir été, dit le *Larousse*, « l'une des premières tragédiennes à s'exprimer de façon naturelle et nuancée », et par la marquise de La Fayette (1759-1807), qui se prénommait Marie Adrienne Françoise. Plus près de nous, il évoque le souvenir d'Adrienne Monnier (1892-1955), femme de lettres et libraire, ainsi que le roman de Julien Green *Adrienne Mesurat* (1927).

Absent en Nouvelle-France et dans la première moitié du XIXe siècle, il fit ses premiers pas au Québec au cours des années 1850. Il progressa jusqu'à son sommet de la décennie 1880 (1,5 %). Encore solide au début du XXe siècle, il déclina par la suite et disparut vers 1940. Il fut illustré par l'écrivaine Adrienne Choquette (1915-1973), dont un prix littéraire porte le nom. La carrière de ce prénom rappelle celle d'Adrien, tous deux entrés et sortis de scène au même moment, et à leur sommet dans les mêmes années 1880-1890.

L'italien Adriana fut emprunté par les Anglais à l'époque de Shakespeare, qui le donna à l'un des personnages de sa pièce *La Comédie des erreurs*. Le français Adrienne est également présent dans les pays anglophones, illustré au Canada anglais par la journaliste de la CBC, Adrienne Arsenault (1967-), et par Adrienne Clarkson (1939-), gouverneure générale de 1999 à 2005. En anglais, le féminin Adrienne évolue actuellement vers la forme Adrian, comme en témoigne la journaliste et essayiste américaine Adrian Nicole LeBlanc.

Agnès

Un prénom à forte valeur symbolique, présent au XIXe siècle, mais discrètement
Dans son voisinage : Inès

Ce prénom évoque l'*agnus* latin, l'agneau, symbole de pureté, l'*Agnus Dei* des chrétiens. Il tire ses racines du grec *agnós*, « pur », « chaste », voire « sacré ». Pureté sacrée, chasteté sacrée, comme l'illustre l'histoire de sainte Agnès, cette petite Romaine du IIIe siècle qui fut mise à mort à l'âge de 13 ans pour avoir défendu sa chasteté (son histoire est peut-être une légende).

Investi de ce sens, ce prénom s'est répandu chez les premiers chrétiens, puis maintenu jusqu'au XVIIe siècle. Et c'est avec un sens voisin qu'il est entré dans la langue commune : une Agnès, selon *Littré*, c'est – c'était ? – « une jeune fille très innocente et très timide », « innocente et ingénue », ajoute le *Robert*. « Je vais faire l'Agnès », disait un personnage de théâtre du XVIIIe siècle, qui signifiait ainsi son intention d'éconduire un prétendant dont elle ne voulait pas.

On rencontre ce prénom dans d'autres langues : en anglais, où il est rare, l'accent en moins ; en italien Agnese ; en polonais Agnieszka, représenté par Agnieszka Holland, la réalisatrice du film *Europa Europa* (1990) ; en espagnol Ines. Depuis la fin du XXe siècle, ce dernier s'est répandu généreusement en France sous la forme d'Inès.

Largement porté au Moyen Âge, nous dit le *Larousse*, et « courant jusqu'au XVII^e siècle », ce prénom, assez répandu aussi au Québec au temps de la Nouvelle-France, se réfugia ensuite dans la discrétion, au XIX^e comme au XX^e siècle. En France, c'est autour de 1960 seulement qu'il connut une certaine faveur – il était 24^e en 1964, son meilleur classement. Retourné dans l'ombre depuis, c'est maintenant sa cousine espagnole qui a droit à tous les égards et qui figure aujourd'hui, et depuis 2002, parmi les 10 premiers prénoms – grâce aux succès médiatiques du célèbre mannequin Inès de la Fressange.

Au Québec, après un XIX^e à 0,5 %, le prénom n'aborda le XX^e que pour y décliner et il disparut du registre des naissances vers 1960. On trouve maintenant quelques Inès, mais celles-ci sont encore loin de connaître le succès de leurs sœurs françaises.

Ce prénom est bien représenté dans notre paysage. Outre le village de Sainte-Agnès fondé en 1830 près de La Malbaie, on relève cinq paroisses de ce nom sur le territoire, depuis Rimouski jusqu'à Rouyn-Noranda, en passant par Donnacona, Lac-Mégantic et Dundee en Montérégie. Il s'est illustré dans la vie des arts grâce à l'artiste peintre Agnès Lefort (1895-1973), dont une galerie d'art porta le nom à Montréal, et sur la scène publique grâce à Agnès Gruda, journaliste et écrivaine, et à Agnès Maltais (1956-), députée et ministre à Québec.

En France, il est porté par la cinéaste Agnès Varda (1928-), Arlette de son vrai prénom, et par la comédienne Agnès Jaoui (1964-). Présent chez Molière dans *L'École des femmes*, ce nom évoque le souvenir d'Agnès Sorel (v. 1422-1450), maîtresse du roi Charles VII, et mère de quatre de ses enfants (que le roi légitima). Elle est célèbre pour avoir été la première « favorite officielle » d'un roi de France.

Albertine

Un prénom dont les plus belles années se situent dans le dernier quart du XIX^e siècle
Dans son voisinage : Alberta, Alberte

Au Québec, Albert et sa sœur Albertine ne décollèrent qu'à partir des années 1850-1860. Sans doute aura-t-il fallu attendre, dans notre vallée du Saint-Laurent et dans les contrées avoisinantes, que le prince Albert – Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, né en Allemagne – prît son essor à Londres, où il régna sur le cœur de la jeune Victoria, dont il devint l'époux en 1840 et le prince consort en 1857.

Aimé de tous, il répandit son charme bien au-delà des ors et des palais, et il contribua fortement à faire diffuser son prénom en Angleterre, parmi les anglo-protestants du Québec et chez les Canadiens français. Albert fut en effet chez nous un prénom dominant de la seconde moitié, et surtout du dernier quart du XIX^{e} siècle.

Mais bien avant le milieu du XIX^{e} siècle, ces prénoms étaient courants sur le continent européen, où ils se sont répandus à partir de leur foyer germanique (Albert et Albertine viennent de l'allemand *adalberht*, « noble », « brillant »). En France, aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, on connaissait Albertine (Charlotte Albertine) Marat, née vers 1760, la sœur de Jean-Paul Marat ; Albertine de Saussure (née en 1766) et Louise Albertine, princesse de Broglie (née en 1818), respectivement cousine et petite-fille de Madame de Staël. Par ailleurs, à Bruxelles, on surnomme « l'Albertine » la Bibliothèque royale de Belgique ; et, à Vienne, un musée aménagé en 1801 s'appelle Albertina.

Au Québec, on l'a dit, c'est à partir des années 1850-1860 que s'affirma Albertine. Inconnu jusqu'alors (avant 1850, le Programme de recherche en démographie historique de l'Université de Montréal [PRDH] fait état de deux petites mentions, mais il n'y en a aucune au cimetière Notre-Dame-des-Neiges [NDN]). En 1870, il franchit allègrement la barre du 1 %, puis vient frôler en 1880 les 2 % (ce fut sa meilleure décennie : 10^{e} rang). Encore solide en 1890 (18^{e} rang), son déclin est néanmoins amorcé, et il disparaîtra dans les années 1930. Au long de ce beau parcours, il se fit accompagner non pas d'Alberte, quasi introuvable à NDN, mais d'Alberta, prénom qui aura sa propre niche à 0,5 % en 1880 et en 1890. C'était le nom d'une des filles de la reine Victoria, la princesse Louise Caroline Alberta (1848-1939), en l'honneur de qui furent baptisés en 1898 le mont Alberta (dans le parc national de Jasper) et la province du même nom en 1905.

Ce fut une belle époque pour Albertine, aujourd'hui révolue. Son nom demeure présent, heureusement, dans notre mémoire collective grâce à la littérature. C'est en effet ce prénom que choisit Pierre Gauvreau pour « mémère Bouchard », l'héroïne de son téléroman *Le Temps d'une paix* (1980-1986). Et c'est ce même nom qui inspira Michel Tremblay pour sa pièce *Albertine, en cinq temps* (1984), puis Victor-Lévy Beaulieu pour son personnage d'Albertine Galarneau dans son téléroman *L'Héritage* (1987-1990). Nos écrivains d'ici se sont-ils rappelé qu'Albertine est le nom d'un des principaux personnages de Proust ?

Albina

Un prénom qui connut ses bonnes années au cours du deuxième tiers du XIX^e siècle
Dans son voisinage : Alba, Albane, Albine, Blanche, Hermine, Rose-Anna

Alba, Albane, Albine, Albina : tous ces prénoms féminins sont d'origine latine et comportent l'idée de « blanc », de « blancheur » physique ou morale. Albin et Alban en sont des vis-à-vis masculins.

La forme française Albine est demeurée pour ainsi dire inconnue chez nous (mais fut tout de même illustrée par Albine Gadbois, née en 1830, une sœur de la Providence dite Marie de Bonsecours, fondatrice et supérieure de l'Institut des sourdes-muettes de Montréal), tandis qu'Alba ne fut relevé qu'en prénom composé (voir Rose-Anna). Seul Albina eut une réelle visibilité au Québec à partir de 1840. Et c'est pendant les décennies 1850, 1860 et 1870 qu'il connut ses meilleurs résultats, autour du 12^e rang et à hauteur de 1,5 %. Son déclin s'est ensuite amorcé, et en 1890 il était déjà tombé à 0,5 %. Il sera alors relayé, parmi les prénoms évoquant la même couleur, par Blanche (voir ce prénom).

Sauf exception (dont Albina du Boisrouvray, née en 1941, journaliste, productrice de cinéma et militante humanitaire), ce prénom est demeuré inconnu en France, où l'on rencontrait plutôt Albine, notamment chez Zola (*La Faute de l'abbé Mouret*). Il fut courant cependant en Angleterre aux XVII^e et XVIII^e siècles. Est-ce par ce chemin qu'il parvint jusqu'à la vallée du Saint-Laurent ? Mais, plutôt que de nous étonner qu'Albina nous vînt d'Angleterre (Albion), demandons-nous pourquoi, si bien accueilli chez les Canadiennes françaises, il demeura inconnu des anglo-protestantes du Québec et de leurs voisines du Sud (meilleur résultat aux États-Unis : 409^e en 1884).

Alexandra

Un prénom qui eut beaucoup de succès dans le dernier quart du XX^e siècle
Dans son voisinage : Alexandrina, Alexandrine, Sandra

C'est un prénom d'usage universel que nous légua Alexandre le Grand qui vécut au IV^e siècle avant J.-C. Plusieurs prénoms féminins lui firent écho au cours de l'histoire : en France, Alexandrine, le plus courant ; en Italie, Alessandra et son

diminutif Sandra ; en Espagne, Alejandra ; ailleurs en Europe, Alexandra et ses variantes orthographiques.

Alexandra fut illustré par plusieurs têtes couronnées au cours de l'histoire, depuis une princesse juive du I^er^ siècle avant J.-C., jusqu'à l'épouse du tsar Nicolas II, Alexandra Feodorovna, allemande d'origine (Alix de Hesse-Darmstadt), exécutée avec sa famille par les bolcheviks en 1918. Plus près de nous, il fut porté par une princesse danoise qui devint l'épouse du roi Édouard VII en 1863 et qui contribua à la notoriété de ce prénom partout dans le monde britannique. C'est ainsi qu'on baptisa du nom d'Alexandra des rues de nos villes, à Montréal, Saint-Lambert, Saint-Hubert, Beauport. Parmi les Canadiennes anglaises, ce prénom a été illustré par une comédienne née à Montréal en 1939, Alexandra Stewart, qui joua dans plusieurs films français, et dont le *Dictionnaire du cinéma* de Larousse évoque la « beauté limpide d'amazone apparemment inaccessible ». Il est à noter que la reine Victoria avait été baptisée du nom d'Alexandrina Victoria, et que, enfant, on l'appelait affectueusement Drina.

Ce prénom est tout récent au Québec français. Totalement absent en Nouvelle-France, et pour ainsi dire au XIX^e^ siècle (il y eut alors cependant quelques Alexandrina), ce n'est qu'à partir des années 1970 qu'on le vit apparaître, soit quelques années après son introduction en France. Il effectua alors une ascension continue au long des années 1980 et jusqu'en 1993, atteignant cette année-là son sommet à 2,5 % et le deuxième rang des prénoms féminins. Il connaîtra aussi de bonnes années au début du XXI^e^ siècle. Remarquons qu'en ces années 1980-1990, Alexandre, sorti d'un très long sommeil, revint en force au point d'occuper la première place chez les garçons pendant trois années (1987, 1993, 1994).

Alexandre et Alexandra ont ainsi formé pendant quelques années un brillant tandem, chacun soutenant l'autre. Cette belle collaboration apparut clairement en 1993, quand l'un fut premier de son groupe et l'autre, deuxième. Alexandra en profita davantage qu'Alexandrine, pourtant forme classique du prénom en français, mais celle-ci resta totalement oubliée à la fin du XX^e^ siècle.

Arrivé plutôt récemment dans nos milieux, le prénom Alexandra connaîtra sans doute bientôt de nombreuses et belles illustrations. D'ores et déjà, il s'est fait remarquer dans les sports par la joueuse de tennis Aleksandra Wozniak (née en 1987) et dans les médias électroniques par la journaliste Alexandra Szacka de Radio-Canada.

Alexandrine

Un prénom du XIX^e siècle qui demeura très discret
Dans son voisinage : Alexandra, Alexandrienne, Alexandrina

Dans le domaine français, Alexandrine est le pendant féminin courant d'Alexandre. On sait que ces prénoms sont composés de deux racines grecques : *alexein*, « repousser », « défendre » ; et *aner*, *andros*, « homme ». Au féminin, ces racines signifient « celle qui repousse » ou « celle qui protège l'humanité ».

Alexandrine était le nom d'une sœur clarisse qui vécut en Italie au XVI^e siècle et fut béatifiée. Ce prénom est connu en France depuis le Moyen Âge, mais sa fréquence a toujours été faible (40^e au XIX^e siècle et au sixième du poids d'Alexandra au XX^e), sans doute parce qu'il a toujours été identifié aux « beaux milieux » : la fille (née en 1744) de Madame de Pompadour se prénommait Alexandrine, et la seconde épouse de Lucien Bonaparte, Marie Alexandrine. La femme d'Émile Zola se prénommait aussi Alexandrine.

Ce prénom eut toujours une aura de noblesse et de dignité. C'est sans doute pourquoi Claude Jutra le choisit pour le personnage de la femme élégante et moderne dans *Mon oncle Antoine* (1971), et Pierre Gauvreau pour la fille de notaire de la Haute-Ville de Québec dans *Le Temps d'une paix* (1980-1986). Après un XIX^e siècle où il se fit très rare, ce prénom sombra dans un long sommeil qui dure encore. Ainsi, quand vint le moment, dans les années 1960-1970, de trouver un pendant féminin à Alexandre, ce n'est pas Alexandrine, mais Alexandra qui répondit à l'appel – et de très belle manière (voir ce prénom). Enfin, remarquons qu'à NDN on relève quelques rares Alexandrina, ainsi qu'une Alexandrienne. Alexandrine fut illustré au XX^e siècle par la scénariste Alexandrine Leduc-Pelletier (1917-2000), dite Alec Pelletier, qui fut l'épouse de l'homme politique et ambassadeur Gérard Pelletier.

Alexia et Alexina

Alexina connut ses meilleures années vers 1870-1880, et Alexia, 120 ans plus tard
Dans son voisinage : Alessia, Alexa, Alexandra, Alexane, Alexie, Alexine

Ces deux prénoms sont des formes féminisées d'Alexis, comme Alexie, Alexane et Alexine en français, Alessia en italien, Alexa en anglais. Le verbe grec *alexein*, où tous ces noms trouvent leur source, renferme l'idée d'aide, de secours, de défense.

Le premier de ces prénoms qui eut du succès chez nous, c'est Alexina, nul doute en écho aux succès d'Alexis, prénom masculin répandu à l'époque de la Nouvelle-France (14e rang). C'est dans la seconde moitié du XIXe siècle, cette période si généreuse pour les prénoms en *–a*, qu'Alexina affirma, et de belle manière, sa présence. Déjà, en 1850, il s'était fait remarquer (0,6 %). Il poursuivit son ascension jusqu'en 1870, atteignant alors son sommet, au 12e rang (1,5 %). Encore fort bien placé en 1880, il amorça ensuite sa descente et disparut vers 1920, comme d'autres prénoms en *–a*.

Disparu ? Pas totalement, car, après un très long silence, il est revenu parmi nous sous la forme d'Alexia, sans doute sous l'influence d'Alexa, prénom introduit en France vers 1970 et bien connu dans les pays anglo-saxons (porté notamment par Alexa McDonough, chef du Nouveau Parti démocratique du Canada de 1995 à 2002, et par la présidente de la Fédération des femmes du Québec, Alexa Conradi, née en Angleterre). C'est au début des années 1990 qu'Alexia arriva chez nous. Il se fait actuellement entendre dans nos garderies et nos écoles (de 2007 à 2010, dans les 20 premiers).

Alexia vient ainsi, dans le déroulement incessant de nos prénoms, prendre place aux côtés d'Alexandra, d'Alexandre et d'Alexis, qui tous ont retrouvé la faveur des Québécois ces dernières décennies. Jusqu'où ira-t-elle dans la voie du succès ? En tout cas, elle est déjà honorablement placée. L'ancêtre Alexina aurait bien raison d'être fière de son arrière-arrière-petite-fille.

Alice

Champion des années 1890, revenu en force récemment
Dans son voisinage : Adélaïde, Alicia, Alison, Alix, Alycia, Alys, Alyson, Alyssa

Alice au pays des merveilles parut en 1865. Traduite dans plusieurs langues, l'œuvre de Lewis Carroll connut un succès immédiat, et bientôt le nom de son héroïne se répandit partout.

Contrairement à Cordélia ou à Malvina, le prénom Alice n'est pas né de la plume d'un écrivain (on en releva des occurrences ici même, à NDN, dès 1820). Prénom très ancien, on l'employait déjà au Moyen Âge. En fait, il provient d'une grande lignée qui plonge ses racines dans le nom germanique *adal* qui nous a donné, entre autres, Adélaïde, dont Alice est un dérivé direct.

Suivons le guide. À l'origine apparut le prénom germanique *Adelheid* (notre Adélaïde) qui fut assez tôt latinisé en *Adelaidis*. Celui-ci fut ensuite « simplifié » en *Adelis*, puis encore en *Aalis*, ce qui donna *Alis*, d'où nous avons tiré Alice – ainsi que deux variantes : Alison, courant en France au XVII^e^ siècle et apparu récemment au Québec, le plus souvent sous la graphie Alyson ; et Alix, connu au Moyen Âge, relevé à NDN dès 1820 et présent chez Proust qui prénomma ainsi une marquise et une vicomtesse. Cette variante existe encore de nos jours, mais elle est rare, et elle peut désigner un homme ou une femme, aussi bien en français qu'en anglais.

Alice, ce vieux prénom du Moyen Âge, connut une éclipse de quelques siècles, jusqu'à ce qu'il réapparaisse au XIX^e^ siècle et reçoive de Lewis Carroll l'immense coup de pouce dont on constata partout les retombées. Ainsi au Québec, à peine visible jusqu'alors, on le vit apparaître au cours des années 1860, franchir la barre du 1 % en 1870 et se hausser à 4 % en 1880 et en 1890, années au cours desquelles Alice décrochera deux fois la médaille d'or (1892 et 1895). C'est la petite Alice qui délogea la grande Marie de la place qu'elle occupait depuis des décennies au sommet du classement. Les anglo-protestantes du Québec connurent une évolution semblable, le prénom Alice dépassant les 3 % dans les années d'après Carroll.

Cette vague faiblit progressivement, puis le prénom disparut dans les années 1920-1930, nous laissant la chanteuse Alys Robi – « la plus prestigieuse vedette de la chanson du Canada français » (*Le Mémorial du Québec*) –, née à Québec en 1923. Sont venues la rejoindre l'écrivaine Alice Parizeau, née en Pologne en 1930, et la femme de théâtre Alice Ronfard, née en France en 1956.

Comme d'autres prénoms-vedettes du XIX^e siècle qui disparurent dans les premières décennies du siècle suivant, Alice réapparut vers la fin du XX^e siècle. Son retour fut si merveilleux qu'il figure aujourd'hui parmi les prénoms-vedettes de la première décennie du XXI^e siècle : 35^e prénom en 2006, Alice était au 6^e rang en 2010 et en 2011, puis au 5^e en 2012. Et il n'est pas le seul de sa famille immédiate : figure au 14^e rang Alicia, la variante latine (Alicia de Larrocha, pianiste espagnole née en 1923). Si l'on additionnait leurs résultats respectifs de 2012, on obtiendrait un prénom très largement au-dessus de tous les autres. Mais ce serait là pure opération de l'esprit, ces deux prénoms étant bien différents et perçus comme tels – comme le serait aussi le dénombrement des prénoms Alycia et Alyssa, également présents dans nos garderies.

Aline

Un prénom qui eut un succès discret dans le premier tiers du XX^e siècle
Dans son voisinage : Adèle, Adeline

Aline n'est pas le féminin d'Alain, mais se rattache plutôt à Adeline, dont il est un diminutif. Ce dernier étant lui-même un diminutif d'Adèle, Aline fait ainsi partie de cette famille de prénoms « nobles » découlant de l'allemand *adel*, *adal* (voir Adèle, Adeline).

Ce prénom demeura discret chez nous. Il eut tout de même du succès autour des années 1920-1930 et fut illustré par Aline-Hector Perrier (1898-1984) qui se consacra à la promotion des arts, notamment auprès de la jeunesse, et fonda avec J.-E. Perrault la société Les Amis de l'art (1942). Une bourse de l'Orchestre symphonique de Montréal porte son nom. Mentionnons aussi Aline Desjardins (1935-), journaliste et animatrice de télé, et Aline Gobeil, journaliste de Radio-Canada.

Présent mais discret tout au long du XX^e siècle en France, il connut ses meilleures années de 1965 à 1980, aidé par *Aline*, une chanson de Christophe lancée en 1965 et qui eut beaucoup de succès : *J'avais dessiné sur le sable / Son doux visage qui me souriait / Puis il a plu sur cette plage / Dans cet orage, elle a disparu.*

Alma

Ce prénom a surgi au cours de la seconde moitié du XIX^e^ siècle à la faveur d'une lointaine guerre en Russie
Dans son voisinage : Rose-Alma, Rose-Anna

C'est le nom d'un fleuve de Crimée qui fut le théâtre d'une grande bataille le 20 septembre 1854. Et d'une grande victoire « pour nous ». Une victoire peu banale : pour la première fois depuis les croisades, la France et l'Angleterre étaient des alliées. Plusieurs se réjouirent donc du bon effet qu'aurait cette victoire sur les esprits dans cette vallée du Saint-Laurent où deux peuples, des Français et des Anglais, tentaient de vivre en bonne intelligence.

Les autorités saisirent l'occasion et donnèrent le nom de cette victoire, Alma, à une ville du Lac-Saint-Jean (d'abord Saint-Joseph-d'Alma). Elles le donnèrent aussi à un petit village de la baie de Fundy au Nouveau-Brunswick, rebaptisé Alma en 1855 en l'honneur de cette bataille.

Dès lors, les parents se mirent à baptiser ainsi leurs enfants. Jusqu'alors, ce prénom était inconnu dans les pays de langue française, mais les circonstances étaient favorables : les prénoms en *–a* étaient en vogue. En 1840, on en comptait déjà 4 parmi les 20 premiers ; en 1850, 9 ; et en 1860, 10 prénoms en *–a*.

Quant au prénom Alma, il y avait autre chose : tous les petits chanteurs de nos collèges et toutes les chorales de nos églises connaissaient le chant marial *Alma Redemptoris Mater* (Sainte Mère du Rédempteur). On reconnut donc le nom sans difficulté. Ceux qui avaient appris le latin savaient qu'il venait du verbe *alere*, « nourrir », « élever », « alimenter ». *Alma mater*, la « mère nourricière », ce qualificatif que les Romains attribuaient à certaines de leurs divinités, les premiers chrétiens l'appliquèrent tout naturellement à la Vierge Marie. En espagnol (mais on ne le savait pas à cette époque), *alma* signifie « âme ».

Le prénom commença sa carrière dans les années 1850 – décennie de la célèbre bataille. À partir de 1870, il était au point culminant : en y ajoutant le poids de Rose-Alma qui lui fournissait plus du quart de ses effectifs, le prénom Alma atteignit 1,5 % et se classa parmi les 20 premiers dans les décennies 1870, 1880 et 1890. Il déclina ensuite et disparut au cours des années 1930. Notons que Rose Ouellette dite La Poune (1903-1996) s'appelait en réalité Rose-Alma.

Allez savoir pourquoi, en France, pays qui participa à cette guerre bien plus que nous, Alma n'eut aucune diffusion : le célèbre pont de l'Alma à Paris doit son nom à la bataille, non à une personne. En revanche, il eut du succès dans les pays

anglophones et chez les Allemands. On en vit quelques traces au XIXe siècle parmi les anglo-protestantes du Québec et chez nos voisines du Sud, où il fut illustré par deux actrices du cinéma muet, Alma Rubens et Alma Bennett, et par une soprano d'origine roumaine, Alma Gluck. Mais la plus célèbre Alma vécut en Europe : Alma Schindler (1879-1964), artiste et musicienne née en Autriche, est connue pour ses œuvres, mais aussi pour avoir épousé successivement le compositeur Gustav Mahler, l'architecte Walter Gropius et l'écrivain Franz Werfel. La femme d'Alfred Hitchcock, elle-même scénariste, s'appelait Alma Reville (1899-1982).

Alphonsine

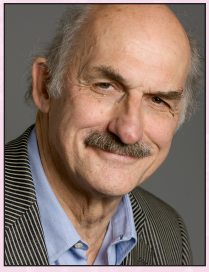
Un prénom du milieu du XIXe siècle
Dans son voisinage : Alphonsina

Alphonsine (avec Alphonsina, rarissime) est un dérivé d'Alphonse, prénom masculin d'origine germanique (*Adalfuns*), qui essaima en Espagne et dans les pays latins, et qu'on vit surgir dans les années 1840 parmi nos grands prénoms du milieu du XIXe siècle – grâce sans doute à l'effervescence religieuse autour de deux saints nouveaux, Alphonse Rodriguez et Alphonse de Liguori.

Alphonsine connut sensiblement le même parcours. À peu près inconnu du temps de la Nouvelle-France (comme l'était son frère), il surgit en 1840, se classant 4e de cette décennie. Il conserva une position forte pendant les années 1850 et 1860, puis déclina régulièrement. En 1920, il avait disparu des registres, sans laisser la moindre trace dans notre toponymie. Sans guère en laisser non plus dans nos annales. Signalons tout de même Marie-Alphonsine Ranger (1846-1934), née à L'Acadie, qui devint religieuse et partit au Nouveau-Brunswick où elle fonda l'Hôtel-Dieu de Saint-Basile de Madawaska (elle était la cousine germaine de Henri Bourassa). Du reste, ce nom n'est pas totalement disparu de notre mémoire grâce à Germaine Guèvremont et à son personnage d'Alphonsine (« Phonsine »), la femme d'Amable-Didace Beauchemin dans *Le Survenant*.

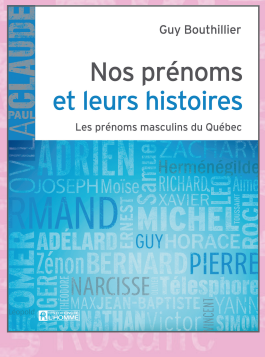
C'est aussi par la littérature qu'Alphonsine s'est fait une place en France, grâce à Alphonsine Plessis (1824-1847) – qui préférait se faire appeler Marie Duplessis –, une courtisane célèbre pour ses charmes et ses camélias à la boutonnière, qui inspira si fortement Alexandre Dumas fils qu'il l'immortalisa sous les traits de *La Dame aux camélias*, comme le fit ensuite Giuseppe Verdi à l'opéra, sous les traits de *La Traviata*.

Certains ont traversé les époques, d'autres semblent être spontanément apparus dans les pouponnières. Courants ou inusités, de souche latine, biblique ou américaine, les prénoms féminins d'ici témoignent des nombreuses influences qui ont marqué le Québec. Ils ont nourri la toponymie, donné à chaque génération un visage unique et, parfois, marqué l'imaginaire collectif. Aurore, Donalda, Céline, Pauline : plusieurs prénoms portent avec eux un pan d'histoire. Demain, laquelle de Jade, Mégane ou Océane se taillera une place parmi les « grands noms » québécois ? Dans cet ouvrage, découvrez 700 dénominations féminines, leur origine, leur âge d'or, leurs dérivés et les femmes remarquables qu'elles évoquent.



Guy Bouthillier a été professeur au Département de science politique de l'Université de Montréal pendant une trentaine d'années. Sur la scène publique, il a été président du Mouvement Québec français de 1985 à 1993, puis président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal de 1997 à 2003.

Déjà paru



Groupe Livre Québecor Média

ISBN : 978-2-7619-3698-9

Conception graphique de la couverture : Nancy Desrosiers
Photo de l'auteur : © Kiran Ambwani